

L'origine du mal – Texte I – Stanley Milgram, La soumission à l'autorité

- *Peut-on expliquer selon Milgram le mal par la méchanceté ? Par l'égoïsme ? Par défaut d'empathie ? Pourquoi ?*
- *Quels sont les facteurs qui amène pour Milgram une personne ordinaire à se soumettre à une autorité, à obéir à des ordres ? A résister à des ordres ?*
- *Les mécanismes psychologiques décrits par Milgram peuvent-ils, pour vous, éclairer le génocide nazi?*

« Professeur au département de psychologie sociale de la prestigieuse université de Yale, Stanley Milgram (1933-1984) entreprit, entre 1960 et 1961, une série d'expériences dont le but était d'évaluer le comportement des individus mis en situation de devoir infliger à d'autres une souffrance de plus en plus douloureuse. La question était de savoir à partir de quel moment ils refuseraient de continuer à participer à l'expérience. Dans les recherches préliminaires, il était apparu que tous ceux auxquels on avait demandé s'ils accepteraient d'obéir à des ordres qui auraient un pareil effet avaient répondu comme un seul homme par la négative. Mais la manière dont les individus envisageaient a priori leurs réactions se trouverait-elle confirmée s'ils étaient placés dans une situation qui mettrait en conflit leur conscience avec une autorité leur donnant des ordres destructeurs ? Les principes moraux et les sentiments de répulsion éprouvés les conduiraient-ils à se rebeller? (...) C'est l'hypothèse qu'entreprit de tester Stanley Milgram dans une série d'expériences qui impliqua près d'un millier de sujets des deux sexes, appartenant à toutes les couches sociales (employés, professeurs de lycée, ingénieurs, infirmières, assistantes sociales, hommes d'affaires, cadres, etc.), répartis dans chaque expérience selon un pourcentage immuable fixé à l'avance.

Les sujets avaient été recrutés par une annonce passée dans le journal local, puis par courrier, sollicitant leur participation à une étude scientifique menée par le département de psychologie sociale de l'université de Yale portant sur la mémoire et l'apprentissage.

Dans sa structure de base, l'expérience mettait en rapport trois personnes : le sujet « naïf », l'élève (en réalité un complice jouant le rôle de la « victime ») et l'expérimentateur. Afin de placer le sujet en situation de devoir obéir aux ordres de ce dernier, il lui avait été expliqué que, selon plusieurs théories psychologiques, la punition exerce une influence positive sur les mécanismes de l'apprentissage. On lui demanderait donc d'infliger une décharge électrique d'intensité croissante chaque fois que l'élève se tromperait

dans la réponse qu'il apporterait à un exercice portant sur une association de mots, décharge envoyée par un stimulateur de chocs composé de trente manettes s'échelonnant de 15 à 450 volts. Quant à l'élève, il était placé sur un siège, attaché par des sangles, une électrode fixée au poignet et, selon une procédure fixée à l'avance, il devait donner une bonne réponse sur trois et mimer des réactions de plus en plus douloureuses et poignantes à mesure qu'il était censé recevoir des chocs plus intenses (le sujet ignorant, bien sûr, ce subterfuge).

Cette procédure fit l'objet de dix-huit variations sur la base desquelles furent dégagées des conclusions théoriques assez constantes pour être tenues comme révélatrices des comportements humains lorsque se présente le dilemme de l'obéissance, le conflit entre l'incitation à agir selon sa propre conscience (prenons pour l'instant cette notion dans son sens le plus large) et l'incitation à obéir à une autorité « sadique » ou « cruelle », quoique aucun de ces adjectifs ne convienne tout à fait pour qualifier l'ordre émanant d'une autorité prétendant agir uniquement « au nom de la science », par une sorte de nécessité objective requise par le bon suivi de l'expérimentation.

Dans la première expérience, le sujet était placé dans une pièce séparée de celle dans laquelle se trouvait l'élève dont les réponses apparaissaient sur un écran. Il ne pouvait percevoir ses réactions à l'administration des électrochocs autrement que par les coups sur le mur que la « victime » se mettait à frapper de plus en plus violemment lorsque le seuil des 300 volts était franchi ; au-delà de 375 volts, plus aucune réponse n'apparaissait et les tambourinements cessaient. Sur les quarante sujets qui participèrent à cette variante de l'expérience (dite de « feedback à distance »), 26, soit 65%, ont obéi aux ordres de l'expérimentateur d'envoyer la décharge maximale, tout en donnant des signes de malaise et de tension nerveuse ou en exprimant leur désapprobation à l'endroit des ordres qu'ils recevaient, sans cesser pourtant d'y obéir.

Mais aussi surprenants ces résultats soient-ils, on était en droit de penser qu'ils pouvaient en quelque manière s'expliquer par la distance qui séparait le

sujet de l'élève, dont les protestations étaient inaudibles et qui restaient pour lui presque « abstraites ». Telle était la situation des fonctionnaires nazis dont la charge était d'organiser depuis Berlin la déportation des Juifs vers les camps de la mort, mais qui ne se trouvaient pas en contact direct avec eux, qui n'étaient jamais dans une relation de face à face avec eux et dont par conséquent la sensibilité n'était pas affectée par des décisions qui, pour eux, étaient purement « administratives ». (...).

Aussi, dans la deuxième expérience (dite de « feedback vocal »), une nouvelle variable fut introduite : les plaintes de l'élève pouvaient cette fois-ci être clairement entendues. Les résultats se révélèrent pourtant sensiblement identiques : 62,5 % des sujets acceptèrent d'envoyer la décharge maximale à une victime dont ils percevaient tout d'abord les gémissements, puis, à mesure que l'intensité augmentait, les hurlements, les supplications de cesser l'expérience, et enfin, au-delà de 270 volts, de véritables cris d'agonie. Il en résulte qu'on ne saurait expliquer l'obéissance à des ordres cruels simplement par l'ignorance cognitive et l'absence de perception que les sujets avaient des conséquences douloureuses de leurs actions sur leurs victimes.

Placés en situation d'être les témoins de la souffrance croissante qu'ils infligeaient, ils n'en continuaient pas moins d'obéir aux ordres, et ce malgré la répugnance qu'ils éprouvaient à le faire et dont témoignaient leurs réactions émotionnelles. Cette deuxième variante, parmi toutes celles qui furent mises au point par la suite, constitue véritablement l'expérience cruciale qui a servi de modèle à la compréhension du phénomène de l'obéissance à l'autorité. Toutes les variations ultérieures ne firent qu'affiner l'analyse des facteurs qui la produisent.

La capacité à obéir passivement à des ordres destructeurs ne peut pas s'expliquer par l'absence de sentiment d'empathie des sujets à l'endroit des victimes. Aucun sujet ne s'est comporté comme une espèce de robot insensible agissant mécaniquement aux injonctions de poursuivre l'expérience. Tous au contraire ont manifesté à un moment ou à un autre de fortes perturbations émotionnelles, et nombre de sujets, tout en obéissant, percevaient clairement que ce qu'on exigeait d'eux s'opposait à leurs principes « moraux ». Par conséquent, ce n'est pas sur la base d'une absence d'empathie ou d'une indifférence cruelle que l'on pouvait comprendre ce qui fait que les uns, plus de 60% dans cette variante, avaient accepté de poursuivre

l'expérience jusqu'au bout, et les autres, qui se seraient montrés plus humains, plus « compatissants », s'étaient au contraire rebellés.

La troisième expérience (dite « de proximité ») consista à placer le sujet dans la même pièce que l'élève, à quelques centimètres de lui. Dans la quatrième variante (dite « de contact »), il devait prendre la main de l'élève et la poser, le cas échéant de force, sur une plaque pour qu'il reçoive la « punition » qui sanctionnait ses erreurs. Le pourcentage de sujets qui acceptèrent d'envoyer les décharges les plus fortes chuta sensiblement (respectivement à 40 % et à 30 % d'entre eux) - quoiqu'il reste étonnamment élevé au regard de la situation dans laquelle ils se trouvaient.

Dans la cinquième série d'expériences, de nouvelles variables furent introduites : le laboratoire fut déplacé dans une pièce du sous-sol de l'immeuble qui n'avait plus rien de la décoration luxueuse de l'endroit où s'étaient déroulées les expériences précédentes. De surcroît, l'élève faisait savoir, lorsque les souffrances devenaient (prétendument) trop douloureuses, qu'il était affligé d'une maladie de cœur. Pour le reste, l'expérience se déroula selon la procédure du « feedback vocal ». On comprend aisément que le but visé par ces modifications était d'introduire des facteurs qui inciteraient les sujets à se rebeller puisque, contrairement à ce qu'ils pouvaient penser, c'est ce qu'on attendait d'eux. L'introduction de ces diverses dispositions ne changea en rien le comportement des sujets qui, pour 26 d'entre eux, soit donc 65 %, menèrent l'expérience jusqu'au bout, obéissant aux injonctions d'envoyer des décharges jusqu'au voltage le plus élevé, lors même que l'élève demandait de façon poignante qu'on cesse de le supplicier.

Dans la sixième variante, c'est le tandem que composaient l'expérimentateur et l'élève-complice qui fut changé. Alors que dans les premières versions, l'expérimentateur avait l'air sec et cassant, ce qui pouvait peut-être expliquer que ses ordres fussent obéis, et l'élève au contraire doux et débonnaire, dans la nouvelle version, l'impression que donnait chacun fut inversée. Ces modifications n'influencèrent que marginalement les résultats : 50 % des sujets acceptèrent d'infliger des décharges de 450 volts ordonnées par un homme qui n'avait visiblement rien de dominateur. Ce n'est donc pas le fait d'être confronté aux ordres d'une personnalité autoritaire qui pouvait, à soi seul, expliquer l'obéissance de la moitié des participants,

même si ce facteur a exercé une influence pour 15 % d'entre eux.

Désireux de tester l'influence de la présence de l'expérimentateur sur les sujets, et l'importance du facteur de proximité dans l'obéissance, dans la variation 7, l'expérimentateur sortait de la pièce et donnait ses ordres par téléphone. Cette fois-ci, le nombre de sujets envoyant des décharges maximales tomba à 9 sur 40, soit moins de 20 %. Il est à remarquer toutefois que, placés dans cette situation, les sujets adoptèrent pour désobéir toutes sortes de subterfuges qui ne mettaient pas directement en cause l'autorité. C'est ainsi qu'ils prétendaient continuer à augmenter l'intensité des électrochocs à mesure que l'élève se trompait, alors qu'ils n'en faisaient rien. Autrement dit, leur désobéissance faisait appel à une stratégie de dissimulation, de mensonge, et non de contestation et de résistance ouverte. Ils ne respectaient pas le protocole, mais son principe n'était pas remis en cause.

Les sujets se dérobaient aux ordres, mais ne refusaient pas le principe que des ordres cruels puissent leur être donnés. Ils étaient prêts à ruiner la validité scientifique de l'expérience, mais non à s'opposer au fait qu'elle eût lieu. Leur stratégie hypocrite ne remettait pas en cause sa légitimité.

Dans la huitième série d'expériences, la variable introduite consistait à mettre uniquement des sujets féminins dans la position du moniteur. Bien que le sens commun affirme que les femmes sont plus « sensibles » et ont de plus grandes capacités d'empathie que les hommes, les résultats révélèrent un pourcentage identique de sujets obéissants (65 %). La variable du sexe n'était donc pas de celles qui sont de nature à expliquer la constance des conduites humaines d'obéissance.

(...) Jusqu'à présent, quel que soit le lieu où s'étaient déroulées les expériences, le cadre officiel était toujours celui d'une université prestigieuse, mondialement connue et respectée de tous pour ses travaux. La question que se posa Milgram était de savoir si les comportements des sujets subiraient des variations sensibles dans une situation toute différente. Une nouvelle série d'expériences eut lieu dans les locaux commerciaux, plutôt délabrés, d'une ville industrielle voisine, et on prétendit la mener au nom d'un organisme de recherche privé, chargé d'enquêtes scientifiques pour le compte d'un groupe industriel. Les résultats ne furent pas radicalement différents dans cette situation, 48% des sujets acceptant d'administrer les décharges maximales, contre 65 % dans le cadre de l'université de Yale. Ce n'est pas, souligne

Milgram, qu'on puisse en déduire que le soutien institutionnel soit sans influence sur les conduites d'obéissance, mais en l'occurrence, tel ne fut pas le cas. Bien que Milgram n'ait pas poursuivi plus avant son enquête, on est en droit de penser que le caractère « scientifique » de l'expérience suffisait à assurer son bon déroulement, quelle que soit la nature privée ou publique de l'organisme responsable. Ce sur quoi se fonde la légitimité de l'autorité — ici celle de la science — l'emporte en importance sur le cadre dans lequel elle s'exerce et le statut légal qui est le sien.

D'autres facteurs pouvaient expliquer les comportements de docilité des sujets obéissants — par exemple, l'existence en l'homme de pulsions cruelles et sadiques auxquelles il ne manquait pour s'exprimer que l'occasion propice. C'est l'hypothèse que testa la variante 11 où les sujets furent mis en situation de choisir eux-mêmes le niveau de voltage qu'ils infligeraient en réaction aux erreurs de l'élève. L'hypothèse d'une agressivité latente généralisée ne fut pas confirmée par la conduite des participants qui, dans leur immense majorité, s'en tinrent aux chocs les plus faibles, 28 s'arrêtant aux premières manifestations de souffrance, et 38 dès que l'élève donna des signes de protestation. Seuls 2 sujets sur 40, soit 5 %, agirent d'une façon que l'on peut qualifier de cruelle et sadique. Un résultat qui vient empiriquement confirmer que l'agressivité destructrice ne peut être comprise comme relevant de déterminations instinctives propres à la nature humaine. Cette conclusion que tire Stanley Milgram lui-même est évidemment essentielle.

Dans toutes les expériences précédentes, quelles que soient les variables introduites, le rôle de chacun des protagonistes était fixé de façon immuable. La position (expérimentateur, moniteur ou élève), le statut (autorité légitime ou simple individu ordinaire) et l'action (donner des ordres, les exécuter ou en subir les effets) étaient distribués selon des schémas scrupuleusement respectés. Mais en quelle manière les comportements d'obéissance seraient-ils affectés si la répartition des fonctions était bouleversée ?

La variation 12 permuta les rôles et on demanda au sujet d'obéir aux injonctions d'envoyer des décharges émanant de l'élève lui-même.

Celui-ci exigeait de poursuivre l'expérience, tandis que l'expérimentateur donnait ordre qu'elle soit interrompue dès les premières manifestations de douleur. Les résultats établirent que, même dans cette situation, c'est la relation à l'autorité qui est le critère déterminant de l'action : les sujets

obéissaient aux ordres de l'expérimentateur plutôt qu'aux demandes formulées par l'élève. Ainsi que le remarque Milgram, ce n'est pas la nature de l'ordre qui commande l'obéissance, mais la source dont il émane : « La décision d'administrer les chocs à l'élève ne dépend ni des volontés exprimées par celui-ci ni des impulsions bienveillantes ou hostiles du sujet, mais du degré d'engagement que ce dernier estime avoir contracté en s'insérant dans le système d'autorité ».

Dans la variante 13, c'est un individu ordinaire qui fut désigné pour donner les ordres, remplaçant au pied levé l'expérimentateur appelé au téléphone pour une tâche urgente. Dans cette configuration, où néanmoins l'expérimentateur avait pris soin de préciser que l'expérience serait enregistrée, le taux d'obéissance baissa sensiblement, 16 des sujets sur les 20 qui y participaient ayant refusé à un moment quelconque d'obéir aux ordres d'un individu qui ne disposait pas à leurs yeux de la légitimité de l'autorité.

Lorsque (variation 14) c'est l'expérimentateur qui se trouva placé dans la position de l'élève, les sujets refusèrent tout simplement de poursuivre l'expérience et d'ignorer les gémissements de la victime, l'ordre émanant d'un individu ordinaire dénué de tout prestige et de toute légitimité. Toutefois, le point remarquable, c'est que nombre des sujets expliquèrent leur refus d'obéir par des considérations humanitaires, totalement inconscients de la manière dont « l'élément autorité » influait sur leur comportement. Ainsi que le souligne Milgram, « ces expériences confirment un fait essentiel : le facteur déterminant du comportement est l'autorité bien plus que l'ordre en soi. Les ordres qui n'émanent pas d'une autorité légitime perdent toute leur force. Ce qui compte, ce n'est pas ce qu'ils [les sujets] font, mais pour qui ils le font ».

Toutefois, si d'aventure surgit un désaccord entre les représentants de l'autorité, ce conflit est de nature à totalement paralyser l'obéissance des sujets, ainsi qu'il apparut dans l'expérience 15 qui introduisit cette variante. Aussi les résultats de l'expérience suivante (16) dans laquelle deux expérimentateurs revêtus d'une autorité apparemment équivalente furent placés l'un, dans son rôle habituel de donneur d'ordres et l'autre, dans la position de la victime peuvent-ils paraître surprenants. Car dans cette modification, où deux autorités donnaient des ordres contradictoires mais n'occupaient plus des positions symétriques (comme dans l'expérience 15), les comportements des sujets relevèrent du « tout ou rien » : ou bien

ils arrêtaient immédiatement (35 % des cas) ou bien, et ce fut le cas de la majorité (plus de 65 %), ils continuent jusqu'au bout de pénaliser l'expérimentateur-élève, l'obéissance s'exerçant alors vis-à-vis de l'autorité la plus élevée.

Les deux dernières variations consistèrent à évaluer l'effet du groupe sur l'obéissance. Dans les expériences précédentes, les ordres étaient toujours donnés à un sujet isolé, et on pouvait en conclure que la majorité d'entre eux se comportait de façon passive lorsque l'autorité était incontestable et ne se divisait pas contre elle-même. Mais si plusieurs sujets étaient ensemble, ne seraient-ils pas incités à trouver dans la présence des autres une plus grande force pour se rebeller et résister à une autorité cruelle? Dans la variante 17, le sujet se trouva placé entre deux autres sujets (des complices) qui défiaient ouvertement l'autorité de l'expérimentateur et refusaient d'obéir à ses ordres dès les premières protestations de la victime. Seuls 10 % des sujets poursuivirent l'expérience jusqu'au bout. Mais dans la dernière variation où, à l'inverse, les complices se montrèrent au contraire totalement dociles et déferents à l'endroit de l'autorité, 92,5 % des sujets (37 sur 40) agirent de façon grégaire et laissèrent l'expérience être conduite à son terme. (Précisons toutefois qu'ils avaient été cantonnés à des tâches secondaires, sans avoir à déclencher eux-mêmes les électrochocs; leur position était plus celle du spectateur ou du témoin que celle d'un exécutant actif.) (...)

Pour l'immense majorité, l'obligation à laquelle ils se sentaient tenus d'infliger des électrochocs s'accompagnait de manifestations de nervosité, d'angoisse et d'anxiété, c'est-à-dire d'une véritable « souffrance éthique ». Ce n'est donc pas qu'ils étaient dénués de « sentiment moral », même si en pratique, ils étaient incapables d'agir en accord avec ce sentiment et que le devoir d'obéissance prévalait sur les injonctions de leur conscience. C'est en effet ce dilemme de l'obéissance — le conflit entre l'obéissance à soi et l'obéissance aux ordres - qui est au cœur du phénomène de la passivité envers l'autorité destructrice, et non l'immoralité, le sadisme ou l'égoïsme supposé de l'immense majorité des hommes. C'est là un point décisif sur lequel Milgram insiste tout particulièrement. De sorte que la question fondamentale n'est pas de savoir si les individus adhéraient ou non à des principes moraux de nature à condamner des injonctions cruelles — de fait, le plus grand nombre disposait d'un appareil éthique suffisamment élaboré pour percevoir la

nature réelle de leurs actions —, mais de comprendre ce qui fait que les uns résolvaient le conflit en faveur de l'obéissance et les autres en faveur de leur conviction intime.

Milgram distingue ces deux types de sujets selon qu'ils se plaçaient eux-mêmes dans les conditions de ce qu'il appelle « l'état agentique » ou « l'état autonome », c'est-à-dire selon qu'ils acceptaient, plus ou moins consciemment, de se considérer comme le simple instrument d'un système d'autorité, ne se tenant plus pour directement responsables de leurs actes, ou bien, au contraire, qu'ils refusaient une telle aliénation de leur individualité et gardaient la pleine conscience de leur responsabilité personnelle. L'état agentique, explique Milgram, « désigne la condition de l'individu qui se considère comme l'agent exécutif d'une volonté étrangère, par opposition à l'état autonome dans lequel il estime être l'auteur de ses actes ».

Dans la relation d'obéissance, les individualités singulières qui acceptent les « règles du jeu », c'est-à-dire celles qui se placent dans ce que Milgram appelle « l'état agentique », sont comme dissoutes au profit de l'exigence abstraite que formule une instance plus haute, qui transcende les sujets eux-mêmes, qu'il s'agisse du bon déroulement d'une expérience scientifique, du bien de l'État, ou encore, dans le monde économique, de la productivité d'une entreprise en situation de concurrence mondialisée. Ces individualités se perçoivent alors non comme des individualités libres et responsables de leurs actes, et qui en répondent devant leur propre conscience, mais comme les agents d'un « système » qui a ses propres lois objectives et qui exige de chacun qu'il agisse de la manière la plus efficace et la plus rationnelle, indépendamment de ses propres émotions, sentiments ou convictions.

Le phénomène de la soumission passive à une autorité qui se réclame du bien — le bien de la science, de l'État, de l'entreprise — recouvre un nombre incalculable de situations humaines, depuis l'obéissance du policier ou du soldat auquel ordre est donné de tuer d'une balle dans la nuque un « sous-homme » jusqu'à la décision d'un directeur des ressources humaines contraint de licencier et de jeter sur le carreau des milliers de salariés pour des motifs de rationalité économique. Aussi différentes ces actions soient-elles, et peu comparables quant à leur gravité, du moins ont-elles en commun d'être source de malheur et de souffrance pour les victimes tout en se réclamant à la fois d'un bien et de la nécessité objective qui

exige aussi bien du donneur d'ordres que de l'exécutant qu'ils agissent rationnellement dans la négation de leur propre subjectivité. Car le donneur d'ordres tout autant que l'exécutant est appelé à agir conformément aux recommandations impérieuses d'une instance transcendante qui est la vraie source de l'autorité, en sorte que tous aliènent également leur propre individualité. »

Michel Terestchenko, Un si fragile vernis d'humanité

Corpus : Origine du mal – Texte II – Roy Baumeister, Les 4 racines du mal et l'holocauste

– *Quels intérêts les Allemands tiraient-ils de l'holocauste ?*

– *Quelles sont les origines du sadisme, pour Baumeister ?*

– *Expliquez en quelques mots ce que Baumeister entend par narcissisme et idéalisme. En quoi peut-il s'agir de causes du mal ?*

« L'explication psychologique du génocide par Roy Baumeister (...) repose sur quatre *racines du mal*. Celles-ci sont : l'idéalisme, le narcissisme menacé, les motifs instrumentaux, le sadisme. Parmi celles-ci, Baumeister considère l'idéalisme et le narcissisme menacé, comme les principaux facteurs expliquant l'Holocauste.

L'idéalisme / Les architectes de l'Holocauste ne considéraient pas l'entreprise dans laquelle ils étaient engagés comme essentiellement destructrice ou antisociale. La réorganisation de l'Europe par les nazis, avec son cortège de déplacements, de réinstallations et finalement d'extermination de millions d'êtres humains, était, pour eux, entreprise pour garantir un avenir meilleur. Pour les nazis, la « noble » finalité de créer un monde meilleur pour les Allemands, l'Allemagne, voire le monde dans son ensemble, justifiait les moyens horribles qui ont finalement été employés pour atteindre cet objectif. Le génocide est généralement précédé ou suivi par le développement de raisonnements élaborés justifiant le meurtre d'autrui. L'un de ces raisonnements part de l'obéissance : la culture allemande valorisait l'obéissance comme un moyen important de structurer les interactions humaines. La désignation d'un bouc émissaire est un autre moyen de justifier des actions génocidaires en vue d'un monde juste. La prédominance des motivations « idéalistes » dans les explications du comportement des auteurs suggère que de nombreux auteurs d'actions génocidaires se sont engagés dans ces actions parce qu'ils pensaient que c'était la bonne chose à faire ; ils ont dit le contraire seulement lorsque d'autres leur ont reproché ce qu'ils avaient fait.

Le narcissisme menacé / La « noblesse » que les nazis attribuaient à leurs objectifs découlait de la vision narcissique que les nazis avaient de l'Allemagne et de la culture allemande. Les nazis étaient convaincus de la supériorité de leur culture, voire de leur "race", et pensaient que les Juifs constituaient une menace pour la capacité de la culture aryenne à assumer sa place de domination dans le monde. L'Allemagne avait été humiliée en perdant la Première Guerre mondiale et en subissant l'indignité du Traité de Versailles, ainsi qu'une cascade d'instabilité politique et de turbulences économiques. Les narcissiques

humiliés ont tendance à se comporter de manière agressive, en particulier envers ceux qui sont considérés comme la source de leur humiliation. Le narcissisme intense d'Adolf Hitler, associé à son rejet en tant qu'artiste, contribue peut-être à expliquer son agressivité personnelle, sa colère. Dans la mesure où les collectifs peuvent manifester de telles réactions au niveau individuel, la société allemande dans son ensemble a peut-être aussi montré les traits du narcissique humilié pendant l'ère nazie. Si beaucoup de gens pensent que ce sont les individus ayant une faible estime d'eux-mêmes qui sont susceptibles d'adopter un comportement agressif, en réalité, c'est ceux qui ont une estime d'eux-mêmes élevée mais instable qui s'en prennent souvent aux autres. Les personnes les plus hostiles sont celles dont l'estime de soi est très sensible aux événements et aux interactions. L'idée de supériorité raciale impliquaient une haute estime de soi, et le régime nazi a renforcé un sentiment de crise quasi permanent par des actes politiques provocateurs qui ont commencé presque immédiatement après son arrivée au pouvoir. De l'incendie du Reichstag à la remilitarisation de la Rhénanie, de l'invasion des Sudètes à la Nuit de cristal, de l'Anschluss à la guerre, les menaces potentielles pour l'estime de soi des Allemands faisaient partie de la vie quotidienne en Allemagne pendant les années nazies.

Motifs instrumentaux / Raul Hilberg a identifié l'expropriation comme une partie systématique du processus d'élimination des Juifs de la société allemande. Les Juifs ont été progressivement privés de leurs emplois et de leurs professions, de leurs biens et de leurs maisons, de leur accès à l'éducation et, enfin, de leurs moyens de subsistance. Cette privation n'a pas entraîné la disparition des emplois, des maisons, de l'argent et des biens : ces choses sont devenues disponibles pour d'autres. Le régime, ses mandarins, les Allemands ordinaires et les fonctionnaires des pays occupés se sont livrés à un pillage massif et systématique des biens et propriétés juifs. Gotz Aly détaille les nombreuses façons dont divers individus et groupes ont profité de l'Holocauste. L'intérêt personnel et professionnel a joué un rôle dans les actions de nombreuses personnes. Baumeister doute que les motifs instrumentaux

aient été les principaux responsables du déclenchement de l'Holocauste. Mais une fois le processus de destruction enclenché, l'intérêt personnel a sans doute contribué à répandre, perpétuer et intensifier les mesures prises à l'encontre des Juifs et à décourager, inhiber et entraver la résistance à leur persécution.

Le sadisme / Baumeister définit le sadisme comme le fait d'éprouver du plaisir à faire du mal. De nombreux rapports font état de cruauté gratuite pendant l'Holocauste. Il ne fait aucun doute que de nombreux auteurs se sont livrés à des actes qui ne peuvent être décrits que comme sadiques selon cette définition. Le sadisme n'est pas un facteur

primaire qui mène au génocide, mais il est souvent proéminent dans les archives historiques des génocides. La cruauté peut être à la fois une cause et un effet : il existe certainement certains auteurs qui éprouvent un réel plaisir à tuer. Mais il y a aussi ceux dont le sadisme peut être un effet de l'exposition aux horreurs qu'ils vivent. Une colère perverse à l'égard des victimes, pour les expériences horribles vécues par les auteurs, peut conditionner certains d'entre eux à une violence plus grande encore. »

George R. Mastroianni, Of Mind and Murder: Toward a More Comprehensive Psychology of the Holocaust (trad. perso.)

Corpus : Origine du mal – Texte III – Ervin Staub

– Quelles sont les origines de la violence de masse pour Ervin Staub ?

– Que peut-on faire, politiquement, si Staub a raison, pour empêcher la survenue de futurs crimes de masse ?

« Ervin Staub a beaucoup écrit sur le génocide et la violence de masse, y compris l'Holocauste, mais il a aussi travaillé sans relâche à la prévention et aux efforts de réconciliation dans le monde entier. Ses théories s'inspirent donc de son expérience sur le terrain au Rwanda et au Congo, ainsi que de l'histoire d'autres génocides. Tout en affirmant la pertinence d'une culture de l'obéissance en Allemagne, Staub reconnaît aussi, [dans son livre *The roots of evil*], le rôle important de l'idéologie dans le déclenchement de l'Holocauste et élabore une théorie qui prend clairement en compte le rôle des facteurs politiques, économiques et culturels auxquels Milgram, par exemple, s'était peu intéressé.

La théorie de Staub commence par des conditions de vie difficiles. Les sociétés confrontées à des bouleversements économiques ou politiques sont plus enclines au développement de la violence de masse. Les conditions de vie difficiles frustrant les besoins humains fondamentaux : les besoins de sécurité, d'estime de soi et de contrôle, par exemple. Les tentatives des groupes ou des individus pour expliquer et traiter ces conditions difficiles peuvent, étant donné la nature des relations humaines entre les groupes et la psychologie individuelle, favoriser l'hostilité et la violence entre les groupes. L'histoire de l'Allemagne, de 1918 à l'arrivée au pouvoir des nazis en 1933, correspond certainement à ce schéma général. La défaite humiliante de la Première Guerre mondiale a été suivie de bouleversements politiques spectaculaires, les communistes et les nationalistes s'affrontant dans les rues ; l'hyperinflation du début des années 1920 a anéanti les économies de nombreux membres de la classe moyenne ; les groupes ultranationalistes n'ont pas tardé à faire des Juifs les boucs émissaires des problèmes de la nation. Pour Staub, les conflits de groupe sont parfois une mèche qui attend d'être allumée par l'apparition de conditions de vie difficiles. L'antisémitisme existait en Europe depuis des siècles et cela bien avant l'arrivée au pouvoir des nazis, les Juifs étaient identifiés à la fois comme une menace économique et une menace politique en Allemagne. Les Juifs étaient considérés comme des exploités économiques et comme la force motrice du bolchevisme.

Mais de nombreux pays ayant des antécédents de compétition ou de conflit entre groupes font face à

des conditions de vie difficiles sans pour autant sombrer dans le génocide. Quelles sont les caractéristiques des sociétés qui les rendent plus enclines à une telle réaction ? Staub identifie comme facteurs de risque la *dévalorisation culturelle*, *l'orientation vers l'autorité*, les *facteurs culturels*, un *passé agressif* et les *effets persistants d'une victimisation passée*. La *dévalorisation culturelle* s'enracine dans une pensée qui sépare un groupe interne et un groupe externe (pensée *nous contre eux*). La propagande nazie présentait les Juifs de manière grotesque et menaçante, en jouant sur des stéréotypes et des préjugés profondément ancrés. La dévalorisation culturelle peut ouvrir la voie à la déshumanisation et à l'exclusion des membres du groupe extérieur de la même considération. Une tradition de *respect excessif de l'autorité* prédispose les sociétés à la violence collective, selon Staub. L'importance de l'obéissance dans la culture allemande est un thème souvent répété par les auteurs des crimes et d'autres Allemands pour expliquer l'Holocauste. Les *facteurs culturels* jouent également un rôle dans la propension à la violence collective. Selon Staub, les sociétés démocratiques et pluralistes sont moins susceptibles de se livrer au génocide que les cultures plus monolithiques. La rigidité idéologique, les restrictions à la libre circulation des idées et des informations, et une définition étroite des valeurs et des normes acceptables sont caractéristiques de ces sociétés et peuvent contribuer à la violence de masse. L'attachement culturel aux idées de *supériorité*, surtout lorsqu'il est associé à un *sentiment de vulnérabilité*, peut être un facteur de risque de génocide.

Les échos des conflits passés au sein d'une société peuvent également influencer sur la probabilité d'un conflit entre groupes. Les souvenirs d'une victimisation passée (réelle ou perçue) peuvent être transmis de génération en génération et constituer une source puissante d'hostilité et de ressentiment potentiels. Les sociétés qui ont l'habitude de recourir à la violence ou à la guerre pour résoudre leurs différends sont plus susceptibles que les sociétés qui n'ont pas cette tradition de répondre par la violence lorsqu'elles sont confrontées à des défis économiques, politiques ou autres. »

George R. Mastroianni, *Of Mind and Murder: Toward a More Comprehensive Psychology of the Holocaust* (trad. perso.)

Corpus : Origine du mal – Texte IV – Daniel J. Goldhagen

– Pourquoi Goldhagen affirme-t-il qu'on ne peut pas expliquer l'holocauste par la pression sociale, l'obéissance aux ordres ?

– Quelle est l'origine de l'holocauste selon Goldhagen ?

« Les Allemands prenaient régulièrement l'initiative de tuer des Juifs, à la fois en exécutant leurs ordres avec dévouement et inventivité et, fréquemment, en prenant sur eux de tuer des Juifs même lorsqu'ils n'en avaient pas reçu l'ordre, ou qu'ils auraient pu laisser d'autres le faire. (...) Dans certaines institutions, (...) la latitude dont disposaient les acteurs pour décider eux-mêmes de la manière dont ils devaient agir – était assez grande. En d'autres termes, les Allemands avaient parfois des possibilités réelles de se dérober, aux positions qui impliquaient de tuer. Ils en ont rarement profité. Ils avaient également la possibilité de s'exprimer, ne serait-ce que pour exprimer leur mécontentement, que ce soit à leurs supérieurs ou, surtout, à leurs camarades. Les preuves irréfutables de telles dissidences sont dérisoires, presque inexistantes. Toute explication de leurs actes doit tenir compte du fait que les auteurs ne sont pas partis, n'ont pas exprimé leur désaccord.

Leurs actions non meurtrières ne sont pas non plus à négliger. Les célébrations, leur volonté de se faire accompagner de leurs femmes pendant qu'ils massacraient des milliers de Juifs, leur empressement à préserver la mémoire de leurs actes génocidaires au moyen de photographies qu'ils prenaient et posaient avec une fierté évidente et qu'ils exposaient volontiers, et mettaient à la disposition de leurs camarades, sans parler de leur vantardise entre eux concernant les cruautés commises - tout cela permet à la fois de comprendre les motivations des tueurs et constitue des traits caractéristiques de ce génocide. Tous ces éléments doivent être expliqués.

Les explications habituelles ne peuvent rendre compte [de ces faits]. Ces explications sont démenties par les actions des auteurs du génocide, de manière flagrante, irréfutable. Les idées selon lesquelles les auteurs ont contribué au génocide parce qu'ils ont été contraints, parce qu'ils étaient des exécutants irréflectifs et obéissants des ordres de l'État, en raison de pressions psychologiques sociales, de perspectives d'avancement de carrière, ou parce qu'ils ne comprenaient pas ou ne se sentaient pas responsables de ce qu'ils faisaient, en raison de la fragmentation présumée des tâches, peuvent toutes être démontrées dans un ordre rapide comme étant indéfendables. Ces explications conventionnelles ne peuvent rendre

compte des activités meurtrières des auteurs. Toute explication qui repose sur l'idée que les auteurs ont agi sous une contrainte extérieure, ou même sur la présomption erronée qu'ils n'avaient pas d'autre choix que de tuer, peut être immédiatement rejetée. J'ai apporté des preuves provenant de bataillons de police ont déjà été présentées concernant les possibilités qu'avaient les Allemands de refuser de tuer. De manière générale, on peut affirmer avec certitude que jamais, dans l'histoire de l'Holocauste, un Allemand, SS ou autre, n'a été tué, envoyé dans un camp de concentration, emprisonné ou puni de manière sérieuse pour avoir refusé de tuer des Juifs. À la lumière des affirmations incessantes des accusés allemands de l'après-guerre selon lesquelles le refus entraînait de terribles conséquences, il est en soi révélateur qu'après les enquêtes juridiques de plusieurs dizaines de milliers d'Allemands, il n'y ait eu que quatorze cas dans lesquels il a été affirmé que la punition pour avoir refusé d'exécuter un ordre d'exécution (pas seulement des Juifs) était soit la mort (neuf cas), soit l'emprisonnement dans un camp de concentration (quatre cas), soit le transfert dans une unité pénale militaire (un cas). En outre, aucun de ces cas n'a pu résister à un examen approfondi. (...)

Incapables de présenter aux tribunaux ne serait-ce qu'un seul exemple pour étayer leurs affirmations, de nombreux tueurs allemands ont eu recours à l'argument selon lequel, indépendamment de la situation réelle, ils avaient sincèrement cru que refuser d'exécuter un ordre d'exécution était suicidaire, et qu'ils avaient simplement agi en fonction de cette croyance ; si leurs connaissances étaient erronées, ils n'étaient pas à blâmer.

Cette affirmation est également fautive car il était bien connu, (...) de nombreux bourreaux allemands, qu'ils n'étaient pas obligés de tuer et qu'ils étaient même autorisés à être transférés hors des unités de mise à mort. Ce point a déjà été longuement discuté en ce qui concerne le bataillon de police 101 et d'autres bataillons de police. Dans au moins neuf d'entre eux - et nous ne savons tout simplement pas pour la plupart des autres - les hommes savaient qu'ils n'avaient pas à tuer. Il existe des preuves similaires pour l'autre grande institution de mise à mort itinérante, les Einsatzgruppen, pour les camps de concentration et pour d'autres institutions de mise à mort. Un ordre

écrit de Himmler autorisait les hommes des Einsatzgruppen qui le souhaitaient à être transférés [ailleurs].

Une deuxième ligne d'explication habituelle repose sur l'idée que les gens, en général, et les Allemands en particulier, sont fortement, voire inéluctablement, enclins à obéir aux ordres, quel que soit leur contenu. Selon ce point de vue, les auteurs de ces actes étaient des suiveurs d'ordres aveugles, des serviteurs inébranlables de l'autorité, et ont agi en raison de cet impératif moral et psychologique d'obéir. La notion d'obéissance [est à] l'origine de nombreuses discussions sur l'Holocauste et sur ses auteurs.

[Il est souvent] avancé, par réflexe comme s'il s'agissait d'une vérité axiomatique, que les Allemands sont particulièrement obéissants à l'autorité de l'Etat. Ce n'est pas défendable. Ces mêmes Allemands, qui étaient censés être servilement dévoués au culte de l'État et à l'obéissance pour l'obéissance, étaient les mêmes qui se battaient dans les rues de Weimar pour défier l'autorité de l'État et souvent pour la renverser. À la lumière de ce qui précède, il est difficile de soutenir que les nazis ou les Allemands considéraient les ordres de l'État comme des ordres sacrés et croyaient qu'ils devaient être exécutés inconditionnellement, quel que soit leur contenu.

[Des] millions d'Allemands étaient en rébellion ouverte contre l'autorité de Weimar. L'ordre juridique et l'autorité de l'État de la République de Weimar étaient méprisés, ouvertement moqués et régulièrement violés par un très grand nombre d'Allemands de tous horizons politiques, par des citoyens ordinaires comme par des fonctionnaires. (...) Les Allemands ne doivent pas être caricaturés ; comme les autres peuples, ils ont du respect pour l'autorité s'ils la considèrent comme légitime, et pour les ordres qu'ils jugent légitimes. Ils pèsent eux aussi la source et la signification d'un ordre pour décider s'il faut l'exécuter et comment. Les ordres jugés contraires aux normes morales - en particulier aux normes morales fondamentales - peuvent en effet contribuer à saper la légitimité du régime dont ils émanent - comme l'aurait fait l'ordre de massacrer communauté après communauté, des dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sans défense, aux yeux de quiconque estimait que la mort des victimes était injuste.

En effet, les Allemands de tous rangs, même les plus nazis, désobéissaient aux ordres auxquels ils s'opposaient, qu'ils jugeaient illégitimes. Des généraux qui ont volontairement contribué à

l'extermination des Juifs soviétiques ont conspiré contre Hitler. Des soldats de l'armée de terre, de leur propre chef, ont participé au massacre des Juifs sans en avoir reçu l'ordre, ou en désobéissant à l'ordre de se tenir à l'écart des massacres. Il arrive que des Allemands aient violé des ordres, pour satisfaire leur soif de tuer des Juifs. Les hommes du bataillon de police 101 ont violé l'injonction de leur commandant (...) bien-aimé, de ne pas être cruel. (...). Les Allemands qui ont emmené les femmes juives émaciées et malades de Helmbrechts constituent un autre exemple éloquent de la capacité et de la pratique des Allemands à désobéir aux ordres qu'ils désapprouvaient. Ces Allemands ont continué à tuer les femmes juives malgré l'ordre explicite de Himmler, qui leur avait été annoncé par son courrier personnel, de cesser de tuer. De nombreux autres cas de désobéissance à l'autorité pendant la période nazie se sont produits dans les institutions militaires et policières allemandes, ainsi que dans la société allemande elle-même, notamment les fréquentes grèves, les protestations véhémentes contre diverses politiques religieuses gouvernementales et l'opposition vocale généralisée au programme dit d'euthanasie. Plus on examine les actions réelles des Allemands, y compris celles de leurs auteurs, plus les affirmations fantaisistes sur l'obéissance aveugle des Allemands se multiplient, et plus il devient évident qu'il s'agit d'un alibi moral qu'il faut démasquer et écarter.

Les arguments selon lesquels les Allemands obéissent inflexiblement à l'autorité - c'est-à-dire qu'ils obéissent par réflexe à tout ordre, quel que soit son contenu - sont indéfendables. Par extension, les affirmations de Stanley Milgram et de beaucoup d'autres selon lesquelles les humains en général obéissent aveuglément à l'autorité le sont tout autant. Toute "obéissance", tous les "crimes d'obéissance" (et cela ne concerne que les situations dans lesquelles la coercition n'est pas appliquée ou menacée), dépendent de l'existence d'un contexte social et politique propice, dans lequel les acteurs considèrent que l'autorité de donner des ordres est légitime et que les ordres eux-mêmes ne constituent pas une transgression flagrante des valeurs sacrées et de l'ordre moral général. Sinon, les gens cherchent des moyens, avec plus ou moins de succès, de ne pas violer leurs croyances morales les plus profondes et de ne pas entreprendre des actes aussi graves.

La troisième des explications conventionnelles soutient que les auteurs ont été incités à contribuer au meurtre de masse par la pression psychologique

sociale engendrée par des facteurs situationnels et par leurs pairs. (...) L'idée que la pression des pairs, à savoir le désir de ne pas décevoir ses camarades ou de ne pas encourir leur censure, puisse pousser des individus à entreprendre des actions auxquelles ils s'opposent, voire qu'ils abhorrent, est plausible même pour les auteurs allemands, mais uniquement pour expliquer la participation de certains individus à la perpétration de l'Holocauste. Elle ne peut être opérante pour plus de quelques individus dans un groupe, en particulier sur une longue période de temps. Si une grande partie d'un groupe, sans parler de la grande majorité de ses membres, s'oppose à un acte ou l'abhorre, alors la pression psychologique sociale aura pour effet d'empêcher, et non d'encourager, les individus à entreprendre l'acte. Si les Allemands avaient effectivement désapprouvé le massacre de masse, alors la pression des pairs n'aurait pas incité les gens à tuer contre leur gré, mais aurait soutenu leur détermination individuelle et collective à éviter de tuer. (...)

La quatrième des explications conventionnelles veut que les auteurs, comme les petits bureaucrates, aient poursuivi leur intérêt personnel (l'avancement de carrière ou l'enrichissement personnel) au mépris total de toute autre considération. Cette explication a été avancée pour rendre compte des actes commis par des Allemands occupant des postes à responsabilité dans des institutions qui participaient à l'élaboration ou à l'exécution de la politique allemande à l'égard des Juifs. Quelle que soit sa (très) faible plausibilité pour expliquer les actions de ces auteurs, elle est insoutenable pour expliquer les actions des fantassins dans cette guerre contre les Juifs. La plupart des hommes des bataillons de police, ainsi que de nombreux autres auteurs, n'avaient aucun intérêt bureaucratique ou professionnel à faire valoir par leur implication. Ils ne cherchaient pas à obtenir des promotions, des promotions insignifiantes, car il s'agissait d'anciens conscrits qui allaient bientôt retourner à leur vie privée, de classe moyenne, moyenne inférieure et ouvrière. De plus, peu d'entre eux avaient l'intention de s'enrichir, et les preuves ne suggèrent pas qu'ils l'aient fait (...). En tant que source de motivation pour commettre un meurtre de masse, cet argument de "l'intérêt personnel" ne s'accorde même pas avec les faits de base. A quelques exceptions près, les auteurs n'avaient pas d'incitations personnelles matérielles ou de carrière pour continuer à tuer, pour qu'ils ne veuillent pas dire "non" au meurtre de masse.

La cinquième des explications conventionnelles postule que les tâches des auteurs étaient si fragmentées qu'ils ne comprenaient pas la signification réelle de leurs actions individuelles ou, s'ils la comprenaient, que cette prétendue fragmentation leur permettait de rejeter la responsabilité sur d'autres. En tant qu'explication générale des actions des auteurs - des Allemands, par exemple, qui tiraient sur des Juifs face à face, après avoir été informés explicitement de l'ordre d'anéantissement total du peuple juif - ce raisonnement est fantaisiste. Il s'agit d'une explication fantaisiste, même pour les actions des soi-disant assassins de bureau, pour lesquels cette explication est souvent proposée, sans preuve. Puisqu'il est clair que des dizaines de milliers d'Allemands qui ne comprenaient que trop bien ce qu'ils faisaient étaient prêts à tuer des Juifs, il n'est pas nécessaire d'inventer un tel alibi (indéfendable) (...). La plupart d'entre eux avaient parfaitement compris, et il n'y a aucune raison de croire que ceux qui n'ont pas compris auraient agi autrement s'ils avaient eu plus de connaissances.

Aucune des cinq explications conventionnelles ne peut même rendre compte de manière adéquate du fait que les Allemands ont tué des Juifs sur l'ordre de le faire. (...)

[De plus], chacune des explications conventionnelles postulent explicitement ou implicitement des traits humains universels. Elles affirment [donc] implicitement, que si, par exemple, le gouvernement italien avait ordonné un tel génocide, alors - que ce soit en raison de la prétendue obéissance universelle à l'autorité, du pouvoir écrasant de la pression situationnelle ou de l'hypothèse de la poursuite invariable d'intérêts personnels - les Italiens ordinaires auraient massacré et brutalisé des hommes, des femmes et des enfants juifs plus ou moins comme les Allemands l'ont fait. Cette idée fantaisiste est falsifiée par les données historiques réelles. Les Italiens, même les militaires italiens, ont, dans l'ensemble, désobéi aux ordres de Mussolini concernant la déportation des Juifs vers ce qu'ils savaient être la mort aux mains des Allemands. Puisqu'il est indiscutable que toutes les personnes se trouvant dans des situations structurelles similaires - que ce soit en tant que gardes dans un camp ou en tant qu'exécutants d'autres ordres génocidaires - n'ont pas agi ou n'auraient pas agi comme les Allemands, il est impossible que des facteurs psychologiques et socio-psychologiques "universels" aient poussé les auteurs à agir comme ils l'ont fait. La question est donc la suivante :

quelles étaient les particularités des Allemands du milieu du XXe siècle, de la politique, de la société et de la culture allemandes, qui ont préparé les Allemands à faire ce que les Italiens n'auraient pas fait ? (...) Toutes les explications conventionnelles doivent être rejetées en faveur d'une explication [plus simple, bien meilleure] : l'antisémitisme inhumain qui structurait profondément la société allemande. Les allemands, étaient des bourreaux de masse tout à fait consentants, des hommes et des femmes fidèles à leurs propres croyances antisémites et génocidaires (...). Des hommes qui considéraient que le massacre, l'élimination totale des juifs, était la chose juste à faire. »

Daniel J. Goldhagen, Hitler's willing executioners (trad. perso.)

Corpus : Origine du mal – Texte V – Christopher Browning, Des hommes ordinaires

– *Qu'est-ce qui fait que des hommes ordinaires peuvent se transformer en bourreau selon Browning ?*

– *La controverse Goldhagen / Browning sur l'explication de l'holocauste a été très importante en histoire. En quoi sont ils en désaccord ?*

« Les faits que rapporte l'historien anglais Christopher Browning dans son enquête sur les déportations et massacres de masse de Juifs polonais auxquels a participé le 101^e bataillon de réserve de la police allemande entre juillet 1942 et novembre 1943 constituent une des plus terribles et inquiétantes illustrations de la capacité qu'ont des « hommes ordinaires » — tel est d'ailleurs le titre qu'il a donné à son livre — à se transformer, dans certaines circonstances, en de froids tueurs, indifférents et déterminés, en criminels obéissant sans scrupules ni états d'âme à des ordres d'une incroyable cruauté. Ces hommes, trop âgés pour être engagés dans l'armée, appartenaient pour la plupart à la petite-bourgeoisie et à la classe ouvrière de la ville de Hambourg ; ils étaient le plus souvent mariés et pères de famille. En l'espace de seize mois à peine, ils ont abattu au moins 38 000 Juifs, hommes, femmes, enfants, et ont embarqué pour Treblinka près de 45 000 victimes innocentes. (...) Ordinaires, les hommes qui appartenaient au 101^e bataillon de réserve de la police allemande (Ordnungspolizei) l'étaient à tous égards. La plupart d'entre eux étaient originaires de Hambourg, qui était connue pour être une des villes les moins nazifiées d'Allemagne. Plus de la moitié (63 %) de ces hommes d'âge moyen appartenaient à la classe ouvrière (dockers, camionneurs, mais aussi manutentionnaires et ouvriers en bâtiment) et 35 % à la petite-bourgeoisie. En 1942, un quart d'entre eux seulement étaient inscrits au Parti. (...)

Le 11 juillet, sans qu'il ait été préparé en quelque manière à cette nouvelle mission, le commandant Trapp reçoit l'ordre de procéder à l'élimination des 1 800 Juifs du village de Jozefow. Les hommes valides devaient être conduits dans un camp à Lublin, les autres - femmes, enfants, vieillards — devaient être abattus sur place.

Ce n'est que le lendemain, vers deux heures du matin, que le commandant Trapp les réunit et les informa des instructions qu'il avait reçues. Le visage en larmes, il offrit à chacun — chose rarissime — le choix de refuser de prendre part aux exécutions. Parmi les hommes présents, un seul s'avança et sortit immédiatement du rang, sous les injures du capitaine qui commandait sa compagnie et que Trapp fit aussitôt taire, puis quelque dix ou douze autres, voyant qu'il ne faisait l'objet

d'aucune sanction, suivirent l'exemple de leur camarade. Le choix offert à tous n'avait, en effet, rien d'une ruse pour démasquer les lâches. « La détresse de Trapp, écrit Browning, n'était un secret pour personne ». Durant toute la journée, alors que les coups de fusil retentirent sans discontinuer dans la forêt toute proche, il se tiendra à l'écart, cloîtré dans le village.

Christopher Browning [pose ensuite] la question cruciale : pourquoi une douzaine d'hommes seulement sur les cinq cents qui formaient le bataillon ont-ils réagi immédiatement à la proposition du commandant Trapp et demandé à ne pas participer à la liquidation des Juifs de Jozefow ? (...) Il suggère plusieurs éléments de réponse.

Tout d'abord, l'effet de surprise. L'annonce inattendue de la mission, la soudaineté de la proposition du commandant Trapp prirent de court les hommes du bataillon que rien n'avait préparé à se transformer sur l'instant en tireurs d'un peloton d'exécution.

Il invoque ensuite, bien que le bataillon fût nouvellement formé, l'esprit de corps, « l'identification élémentaire de l'homme en uniforme avec ses frères d'armes et l'extrême difficulté qu'il éprouve à faire cavalier seul », et qui le fait reculer devant la crainte d'être traité de « lâche », de « femmelette », ou Dieu sait quelle injure du même tonneau. [Ce] facteur, le conformisme, [est important]. »

Michel Terestchenko, Un si fragile vernis d'humanité

Corpus : Origine du mal – Texte VI – Samuel et Pearl Oliner, la personnalité altruiste

– *Quels facteurs, quel vécu, prédisposait quelqu'un à secourir des juifs durant la 2^{de} guerre mondiale ?*

« Les longues enquêtes et les travaux d'analyse (...) permettent de dégager les motivations principales qui ont poussé les sauveteurs à agir. D'une manière générale, et ce point mérite d'être souligné, ces hommes et ces femmes n'ont pas agi uniquement par obéissance à des principes éthiques abstraits ou selon des convictions purement philosophiques. La première raison de leur engagement tient à deux aspects clés de leur personnalité : l'importance qu'ils attachaient au secours apporté à quiconque est dans le besoin, indépendamment de sa culture, de sa race ou de sa religion — ce que Samuel et Pearl Oliner appellent les « valeurs de l'aide » —, et leur capacité à éprouver de forts sentiments empathiques à l'égard de ceux qui se trouvent dans une situation de détresse. La première de ces valeurs leur avait été transmise par l'éducation, et avait été profondément intériorisée non pas par autorité, mais grâce à la nature affective des liens qui les unissaient à leurs parents. Dans la mesure où ces deux aspects faisaient partie intégrante de la structure de leur personnalité, de leur « caractère », ils n'étaient pas déterminés par les circonstances historiques de la persécution nazie : celle-ci a fourni l'occasion de mettre en pratique des principes auxquels ils obéissaient avant la politique anti-juive du régime et auxquels ils ont continué d'être fidèles après que la guerre a cessé. Cette valeur de l'aide déterminait leur manière d'agir dans la vie quotidienne. Aucun sauveteur interrogé n'a exprimé le sentiment d'avoir fait quelque chose d'extraordinaire, moins encore de s'être comporté en « héros ». La plupart d'entre eux affirmaient n'avoir rien fait d'autre que de mettre en pratique les principes dans lesquels ils avaient été élevés, ou de répondre à une détresse manifeste qu'ils ne pouvaient tout simplement pas ignorer; en somme, ils n'avaient rien fait que de très naturel, rien qui méritât un éloge particulier. Que les motivations fondamentales des sauveteurs s'enracinent dans une structure de la personnalité, dans ce qu'Aristote appelle une « disposition constante » qui devient comme une « seconde nature », et non pas à proprement parler dans une décision éthique soudaine et nouvelle, tient en particulier à l'importance décisive de l'éducation et de la qualité des relations parentales durant l'enfance dans la formation de la conscience morale et la structure de la personnalité altruiste. De façon presque constante, les témoignages recueillis dans l'enquête Oliner font état de l'affection qui liait les sauveteurs à leurs parents et la nature non répressive et non autoritaire de l'éducation qu'ils avaient reçue, permettant ainsi l'émergence d'une personnalité libre et autonome, capable de faire des choix qui ne sont

dictés ni par les normes sociales en vigueur ni par le besoin d'obtenir l'approbation d'autrui. (...)

L'engagement dans l'action, surtout lorsqu'il est plein de menaces, est le fait de personnes qui ont une forte autonomie personnelle et s'estiment tenus de mettre en pratique les valeurs auxquelles elles croient, quoi qu'il leur en coûte pour elles-mêmes ou leurs proches. C'est ce sentiment de responsabilité, ajouté au respect de soi, qui distinguait fortement les sauveteurs du reste de la population. Le fait d'avoir des convictions morales ou religieuses, la sensibilité à la souffrance d'autrui (l'empathie) ne sont pas suffisants pour passer à l'action. Certaines dispositions de la personnalité constituent l'élément essentiel dans ce passage — mais c'est plus d'un saut que d'un passage dont il s'agit — de l'attitude de simple spectateur à celle d'acteur, et il exige des qualités psychologiques et morales qui ne se forment pas en un jour. C'est là, plus que dans la perte des repères moraux, que se trouve l'une des principales explications au fait que seul un petit nombre ait agi en faveur des Juifs, alors que ceux qui éprouvaient à leur égard des sentiments de pitié ou de compassion étaient infiniment plus nombreux. Ces derniers se contentaient de se désoler d'une situation qu'ils acceptaient comme un état de fait, qu'ils déploraient sans aucun doute, mais face à laquelle ils se sentaient impuissants, démunis, et dont ils ne se sentaient pas responsables. Pareille passivité ne se comprend pas par l'absence de convictions morales ou religieuses — du reste, la déchristianisation était, à l'époque, un phénomène bien moins avancé qu'il ne l'est aujourd'hui — ni même par un individualisme généralisé qui aurait rendu l'immense majorité de la population européenne indifférente au sort des Juifs — tel n'était sans doute pas le cas —, mais plutôt par une incapacité largement partagée à traduire ses convictions dans des actes, à affronter personnellement l'ordre établi : par la propension des hommes à se montrer dociles et à se soumettre. (...)

Samuel et Pearl Oliner distinguent quatre types de sauveteurs, chacun se caractérisant par un ensemble d'expériences personnelles, de relations, de valeurs et de traits de caractère particuliers.

Pour un premier groupe, les valeurs éthiques transmises par les parents mettaient l'accent sur le souci d'autrui, l'indépendance et la confiance en soi, et étaient souvent liées à des convictions religieuses chrétiennes. « *Les sauveteurs de ce type avaient grandi en se sentant portés par une grande force; ils se voyaient eux-mêmes comme des êtres décidés, capables de prendre des responsabilités, enclins à aller vers des situations aventureuses et à prendre*

des risques. Ils avaient une attitude positive vis-à-vis des autres ».

Pour un deuxième groupe, ce sont les liens personnels qu'ils entretenaient avec leurs amis ou collègues juifs qui les ont poussés à les secourir lorsqu'ils ont commencé à être persécutés.

Pour un troisième, l'aide apportée venait d'une conception plus abstraite du lien qui unit entre eux les citoyens de la société. Pareils individus se singularisaient par l'importance que revêtait à leurs yeux l'engagement social et par la conscience intense de leur responsabilité personnelle au regard du bien commun, qui était une valeur centrale de leur existence.

Enfin, les individus du dernier groupe étaient animés par un puissant sentiment de l'égalité entre les hommes, et ils faisaient montre d'empathie envers tout être humain, à quelque catégorie sociale, race ou religion qu'il appartienne.

En résumé, le sens de la responsabilité personnelle, l'attention aux besoins d'autrui, suscitée par des sentiments empathiques, une réelle force de caractère, liée à la confiance en soi qu'engendrent l'amour des parents et une éducation non autoritaire, l'attachement aux principes universels de la justice et de l'égalité entre les hommes constituaient, mêlés à des degrés divers, les caractéristiques et les principales valeurs éthiques des sauveteurs, alors que les simples témoins manifestaient un ego angoissé et inquiet. Davantage repliés sur eux-mêmes, du fait en particulier de l'éducation qu'ils avaient reçue et de leurs expériences personnelles, ils percevaient le monde extérieur comme une menace et, du fait de cette angoisse, se montraient moins que les premiers capables de s'ouvrir à autrui et, par conséquent, de venir à son secours s'il en était besoin. »

Michel Terestchenko, Un si fragile vernis d'humanité

« Les Oliners ont constaté des différences statistiquement significatives entre les sauveteurs et les non-sauveteurs, et entre les sauveteurs et les spectateurs sur de nombreux points. Les Oliners ont qualifié le modèle de réponses des sauveteurs d'extensif, alors qu'ils ont qualifié le modèle de réponses des non-secouristes d'étriqué. La personnalité extensive se caractérise surtout par le souci des autres : Ce qui distinguait les sauveteurs n'était pas leur manque d'intérêt pour eux-mêmes, l'approbation extérieure ou la réussite, mais plutôt leur capacité à entretenir des relations extensives - leur sens plus fort de l'attachement aux autres et leur sentiment de responsabilité pour le bien-être des autres, y compris ceux qui ne font pas partie de

leur cercle familial ou communautaire immédiat. Comment la personnalité extensive se développe-t-elle ? Elle commence dans les relations familiales étroites où les parents donnent l'exemple d'un comportement bienveillant et communiquent des valeurs de bienveillance. La discipline parentale tend à être indulgente ; les enfants la ressentent souvent comme presque imperceptible. Elle comprend une forte dose de raisonnement - des explications sur les raisons pour lesquelles les comportements sont inappropriés, souvent en référence à leurs conséquences pour les autres. Les punitions physiques sont rares ; lorsqu'elles sont utilisées, elles tendent à être un événement singulier plutôt qu'une routine. Les punitions gratuites, c'est-à-dire les punitions qui servent à libérer l'agressivité du parent ou qui n'ont aucun rapport avec le comportement de l'enfant, n'ont presque jamais lieu. La personnalité restreinte est à bien des égards l'image miroir de la personnalité extensive : Les personnes restreintes considèrent le monde comme largement périphérique, sauf dans la mesure où il peut être instrumentalement utile. Plus centrées sur elles-mêmes et leurs propres besoins, elles ne prêtent guère attention aux autres. Au mieux, elles réservent leur sens de l'obligation à un petit cercle dont les autres sont exclus. Alors que les individus extensifs sont marqués par des attachements forts et un sens des obligations inclusives, les personnes restreintes sont marquées par le détachement et l'exclusivité.

Comment la personnalité restreinte se développe-t-elle ? Le développement prototypique de l'étroitesse d'esprit émerge d'un portrait composite des caractéristiques qui distinguent les spectateurs des sauveteurs. Il commence également au début de la vie. Les liens familiaux sont faibles, et la discipline repose largement sur la punition physique, qui est souvent routinière et gratuite. Le raisonnement et l'explication sont peu fréquents. Les valeurs familiales sont centrées sur le moi et les conventions sociales ; les relations avec les autres sont protégées et généralement considérées comme des échanges de marchandises. Les stéréotypes concernant les étrangers sont courant. (...) Les Oliners ont conclu que la personnalité peut expliquer certaines mais pas toutes les différences entre les sauveteurs et les non sauveteurs. Si les sauveteurs sont plus susceptibles d'avoir une personnalité étendue, certaines personnes ayant une telle personnalité n'agissent pas pour aider les autres. Les Oliners ont rapporté que "le fait de savoir seulement si une personne était caractérisée par une orientation extensive ou

restreinte nous a permis de prédire qui serait un sauveur ou un non sauveur pour 70% des individus que nous avons étudiés ". (...)

(...) La sociologue Nechama Tec est également une survivante de l'Holocauste qui a été sauvée par des Polonais et a également choisi d'étudier les sauveurs. Le livre de Tec, *When Light Pierced the Darkness*, contient une multitude de témoignages de survivants et de sauveurs qui donnent un aperçu remarquable de la vie quotidienne sous le régime nazi et des nombreuses variétés de réponses humaines aux défis et aux pressions auxquels sont confrontés les gens ordinaires. Tec a également essayé d'identifier des modèles parmi les caractéristiques des sauveurs, en se concentrant d'abord sur des variables telles que la classe sociale, l'affiliation politique et la religion. Trouvant ces variables peu utiles pour caractériser les sauveurs de son échantillon, Tec s'est tournée vers les caractéristiques personnelles des sauveurs et a obtenu un résultat un peu plus satisfaisant. Tec a identifié six caractéristiques et conditions associées aux sauveurs : (1) l'individualité, (2) l'indépendance ou l'auto-suffisance dans la poursuite de leurs valeurs personnelles, (3) de vues prosaïques sur leurs

actions, qui vont de pair avec l'insistance sur le fait qu'il n'y avait rien d'héroïque ou d'extraordinaire dans leur protection pour aider les Juifs, (4) un engagement de longue date pour aider les nécessiteux, un engagement qui a commencé avant la guerre et qui, dans le passé, n'a que rarement impliqué des Juifs, (5) le début non planifié et progressif du sauvetage, impliquant parfois un geste soudain, voire impulsif, et (6) des perceptions universalistes des nécessiteux qui éclipsent tous les autres attributs, sauf leur dépendance à l'égard de l'aide. Tec a observé que beaucoup des sauveurs qu'elle a rencontrés étaient "marginalisés", qu'ils ne présentaient pas un haut degré d'intégration sociale et qu'ils étaient donc peut-être moins contraints par les normes et les attitudes dominantes. Elle a également noté, comme les Oliners dans leur étude sur les sauveurs, que l'accent mis sur la considération pour les autres et la compassion dans le foyer de l'enfance semblait être fortement associé au sauvetage des juifs . »

George R. Mastroianni, Of Mind and Murder: Toward a More Comprehensive Psychology of the Holocaust (trad. perso.)